

D 640
C7
Copy 1

FRENCH AND ENGLISH

1914-1915

JOURNAL DE GUERRE
D'UN SOLDAT FRANÇAIS



FRANÇOIS COURTIHADE

Caporal du 62ème Bataillon Chasseurs Alpins.

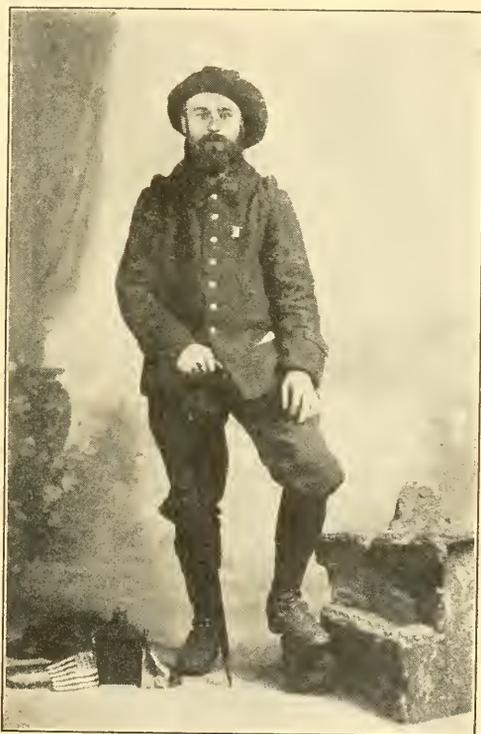
Copyright -1917-

91

FRENCH AND ENGLISH

1914-1915

JOURNAL DE GUERRE
D'UN SOLDAT FRANÇAIS



FRANÇOIS COURTIHADE

Caporal du 62ème Bataillon Chasseurs Alpains.

II 640
.07

01

© CIA 455482

JAN 26 1917

no. 1.

TABLE DES MATIERES

INDEX

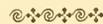
**Le Journal de Guerre d'un
Soldat français**

FRANÇOIS COURTINADE
Caporal au 62e Bataillon
Chasseurs Alpins.



**The War Diary of a
French Soldier**

FRANÇOIS COURTINADE
Corporal, 62d Battalion
Chasseurs Alpins.



**CE QUE J'AI VU,
CE QUE J'AI FAIT
En France.**

**WHAT I SAW,
WHAT I DID
In France.**

	PAGE
Pourquoi je suis allé à la guerre	4
Mon premier capitaine.....	5
Le traitement des prisonniers civils allemands que j'ai gardés	6
La première nuit en Alsace...	8
En allant à la tranchée.....	8
La première nuit dans les tranchées	9
La difficulté du secteur à sur- veiller	10
Duels d'artillerie et leur mu- sique	11
La peur sur le champ de bataille	12
A l'attaque.....	12
La nuit après l'attaque.....	13
Les blessés sur le champ de bataille	14
Dans la nouvelle tranchée....	14
Les idées sur le champ de ba- taille	15
Le blessé était mort.....	16
La soif après la bataille.....	16
Les cagnas.....	17
Les hôpitaux.....	18
Les horreurs de la guerre....	19
Les deux petits drapeaux....	19
Un récit de Louis Castel.....	20

	PAGE
Why I Was to the War.....	21
My First Captain.....	22
How German Civilian Prison- ers Are Treated.....	22
My First Night in Alsace.....	23
Going to the Trenches.....	24
The First Night in the Tren- ches	24
The Difficulty to Watch the Sector	25
Artillery Duel and Its Music..	25
Fright on the Battlefield.....	25
At the Attack.....	26
The Night After the Attack..	27
The Wounded on the Battle- field	27
In the New Trench.....	27
The Condition of Mind on the Battlefield	28
A Night Halt After the Fight	28
The Wounded Man Was Dead	29
The Thirst After the Battle..	29
The Cagnas.....	29
The Hospitals.....	30
The Horrors of the War....	31
The Two Small Flags.....	31

(Copyright)

PRÉFACE

POURQUOI JE SUIS PARTI A LA GUERRE

C'est un patriote!... disent les uns. Les autres ne peuvent comprendre, car j'ai quitté la France depuis dix-sept ans et n'y ai pas un caillou qui m'appartienne.

Pourquoi je suis parti à la guerre? C'est très simple. Voici: Dans la maison où je naquis, il y a quarante-deux ans et quelques mois, mon grandpère avait fait à la porte d'entrée un trou pour laisser passer les chats. Dans toutes les vieilles cambuses (maisons) de mon pays natal, la porte d'entrée est munie d'un trou semblable, car bêtes et gens y vivent sous le même toit, quoiqu'en différents compartiments.

Donc, un jour, il y a quarante-deux ans et quelques mois, j'étais couché dans une petite caisse, seul au milieu de la chambre. Ma mère était allée au puits, à quelques 200 mètres de la maison, pour tirer un sceau d'eau. Elle eut l'idée de s'arrêter au jardin pour y prendre un chou; mais, sans qu'elle puisse s'en expliquer la raison, elle changea subitement d'idée et rentra précipitamment à la maison, remettant à plus tard la cueillette.

A peine rentrée dans la chambre, elle vit un gros serpent qui s'approchait de la caisse qui me servait de berceau. L'odeur du lait attirait évidemment le reptile, dont la tête n'était plus qu'à faible distance de ma bouche. Sans perdre la tête, ma mère fut d'un bond à l'écurie, y prit une fourche et tua le serpent.

Cela a du bon, quelquefois, de vivre sous le même toit que les bêtes. Si l'écurie avait été à quelques distance de la maison, s'en eut été fait de moi.

A quelque temps de là — j'avais alors six mois — mon frère aîné, Omer, petit bonhomme de trois ans et demi, fut chargé par ma mère de me bercer dans ma caisse pour m'endormir. Le petit gredin, qui avait remarqué que, quand je criais trop fort, ma mère me prenait dans ses bras, prit de longues aiguilles à tricoter, avec lesquelles il se mit à me larder les côtes. Ma mère accourut à mes cris perçants et fit cesser mon martyr.

Le lendemain, mon frère fut encore chargé de la même besogne. Pour en finir plus vite, il renversa ma caisse-berceau sans dessus dessous et s'assit dessus. Ma mère rentre, voit tout d'un coup d'œil, flanque une correction à mon frère Omer et retourne ma caisse. Il était temps, j'étais sur le point d'étouffer.

C'est ainsi qu'à deux reprises différentes ma mère me sauva d'une mort certaine.

Août 1914. — La guerre est déclarée. Mes pensées vont de suite à ma vieille mère et à mon père infirme et courbé sous le poids de ses soixante-quinze ans, tous deux sans défense. Je revécus en pensée les années de mon enfance et me souvins de ce que je viens de vous raconter. Voilà pourquoi je partis à la guerre.

FRANÇOIS COURTIINADE,

Caporal au 62^e Bataillon Chasseurs Alpins.

CE QUE J'AI VU, CE QUE J'AI FAIT

EN FRANCE

I

Mon premier capitaine

Le Capitaine Lavigne — ce fut mon premier capitaine. Je ne puis parler de lui sans rendre hommage à ses mérites et lui témoigner toute l'estime qu'il a su m'inspirer.

Comme il nous soignait!... Nous n'étions pas encore partis au front à cette époque-là. Nous faisons la cuisine par section, et lorsque le menu comportait du bœuf à la mode il exigeait des cuisiniers deux litres de vin par section pour la sauce, soit huit litres de pinard pour la compagnie.

Un certain vendredi, au rapport, le capitaine Lavigne annonce à ses hommes qu'il signera le lendemain toutes les permissions qui lui seront demandées, mais qu'il ne pourra accorder plus de vingt-quatre heures. "Pour consoler ceux qui habitent trop loin pour pouvoir aller chez eux en vingt-quatre heures, ajouta-t-il, j'ai pensé à ajouter à leur ordinaire du dimanche un bon bifteck. Qu'en dites-vous, les enfants?"

Le lendemain, samedi, à 11 h. 30, la compagnie se rassemble dans la halle autour du capitaine Lavigne. Le sergent-major donne lecture du rapport, puis l'adjudant Dartigalone distribue les permissions. Un de mes camarades ne s'est pas conformé aux instructions du capitaine. A l'appel de son nom, il s'avance au centre du cercle, fait le salut militaire et prend la position réglementaire.

Le capitaine Lavigne, un papier à la main, prend alors la parole et, s'adressant à la compagnie, dit: "J'avais annoncé que je n'accorderais pas de permissions de plus de vingt-quatre heures. J'ai cependant fait une exception en faveur de votre camarade. Voici, mon ami, la permission de quarante-huit heures que vous m'avez demandée. Vous nous avez montré à tous que vous êtes un bon patriote, car vous venez de loin, et je suis convaincu que vous ferez votre devoir sur le champ de bataille."

Le soldat prit sa permission et répondit: "Mon capitaine, si jamais il vous arrive malheur sur le champ de bataille, on ne vous y abandonnera pas; mort ou vivant, nous vous ramènerons."

Notre pauvre vieux capitaine (volontaire âgé de soixante-cinq ans), en fut tout ému. Nous l'appelions le "Vieux papa", le capitaine Lavigne. Quel brave homme et comme nous l'aimions tous.

II

Le traitement des prisonniers civils allemands que j'ai gardés

Quand je me présentai à mon bureau de recrutement, la caserne et tous les bâtiments municipaux étaient bondés de soldats. J'étais cantonné à la Halle (ancien marché), où 700 hommes étaient réunis.

Le capitaine Lavigne désigna une garde de quinze hommes pour un camp de concentration de prisonniers civils allemands situé à quatre kilomètres de la ville. J'en fis partie. Ce camp était formé de deux fermes, distantes l'une de l'autre de 300 mètres. Les prisonniers en occupaient une; l'autre servait de corps de garde.

Voici la consigne que nous reçûmes:

Consigne. — "Les prisonniers ont le droit de se promener jusqu'à 200 mètres aux environs de la ferme. S'ils désirent se procurer quelque chose au village voisin de Miramont, il leur est interdit d'y aller seuls; ils préviendront le chef de garde, qui mettra un ou plusieurs hommes à leur disposition pour les accompagner au village. Ils peuvent librement aller chercher de l'eau ou tout autre chose à la ferme occupée par la garde. Les journaux sont interdits."

Les prisonniers achetaient le même vin que nous; ils le payaient, comme nous, sept sous le litre. La fermière leur vendait du lait à quatre sous le litre, soit un sou moins cher qu'en ville.

Le ravitaillement des prisonniers se faisait chaque jour à trois heures de l'après-midi, en même temps que celui de la garde et par la même voiture. Ils recevaient, comme nous, viande et légumes, mais avaient du pain blanc, tandis que nous ne touchions que du pain de soldat.

Le camp était placé sous la surveillance du garde champêtre et d'un gendarme qui faisait chaque jour l'appel des prisonniers. La garde faisait des rondes de nuit.

Parmi les prisonniers se trouvaient deux artistes peintres de talent. L'un d'eux, après avoir regardé un paysage quelconque, tournait le dos et le reproduisait avec une exactitude que seule la photographie donne habituellement. Il y avait aussi un coiffeur, qui, pour deux ou trois sous, venait raser les hommes du corps de garde; un cultivateur qui travaillait chaque jour à la ferme de la garde. Le propriétaire lui donnait vingt sous par jour et lui faisait prendre ses repas avec lui. Aussi cet homme était-il très heureux.

Tous les prisonniers à qui je me suis adressé parlaient français. Plusieurs d'entre eux parlaient aussi l'anglais. L'un d'eux avait habité à New-York pendant douze ans. Il me montra un certificat d'une maison de Brooklyn, dans laquelle il était resté plusieurs années; et deux carnets de chèques de banques de New-York. Il n'était pas "broke".

Les prisonniers jouaient aux cartes, et couchaient, comme nous, sur la paille. Nous n'étions pas mieux qu'eux, et leur cuisine était de premier ordre. Aussi, en attendant la paix, étaient-ils tous très heureux.

Voilà comment étaient traités, en septembre 1914, les prisonniers civils allemands que j'ai gardés. Je souhaite que les prisonniers civils français en Allemagne reçoivent un traitement semblable.

Notre garde terminée, nous rentrons à notre cantonnement sous la halle. Plusieurs compagnies se préparaient à partir pour le front, les classes les plus jeunes partant les premières. Nous, les anciens, les territoriaux, nous aidions aux préparatifs de départ, faisions les sacs

et distribuons des pansements. Je fus très surpris de voir qu'on ne remettait pas aux hommes de médicaments destinés à cicatriser les blessures et à arrêter l'épanchement du sang dans les cas urgents sur le champ de bataille.

Je me rendis à l'hôpital voisin et demandai au docteur de m'indiquer le meilleur remède pour les premiers soins en cas de blessure. Il me répondit :

— Mon cher ami, nous nous servons de teinture d'iode additionnée d'un peu d'alcool.

— C'est bien, lui dis-je, mais pourquoi donne-t-on des pansements aux hommes qui partent pour le front et ne leur remet-on pas un peu de teinture d'iode ?

— Ah ! mon ami, nous sommes déjà à court de teinture d'iode ; s'il fallait en donner à tous, cela coûterait trop cher.

En face de l'hôpital se trouvait une maison privée où j'avais loué une chambre pour ma femme. J'y courus et rédigeai l'affiche suivante que je clouai quelques minutes après bien en vue au cantonnement : "Emportez et gardez toujours sur vous un petit flacon de teinture d'iode ; il vous sera aussi nécessaire que vos yeux."

En même temps je faisais connaître un stimulant granulé, pour le cas où le ravitaillement se trouverait coupé par l'ennemi et les vivres de réserves seraient épuisés. L'absorption d'une cuillerée à soupe de ce stimulant donne au corps une nouvelle vigueur et supprime la faim pendant toute une journée.

Le lendemain, j'accompagnai le convoi à la gare et m'empressai de demander aux hommes que je connaissais s'ils avaient acheté de la teinture d'iode. Pas un seul n'y avait pensé. Avant le départ le soldat — moi comme les autres — aime bien se payer une petite "bombe". Mes camarades avaient bien pensé à la bouteille de vin, mais avaient oublié le petit flacon d'iode.

Le soir venu, je raconte à ma femme le peu de succès de mes efforts. Elle m'engagea à donner l'exemple, et, comme il y avait dès le jour suivant un nouveau départ, je m'en fus faire au docteur de l'hôpital une nouvelle visite pour lui faire part de mes intentions. Il me fit accompagner par un infirmier chez un pharmacien, où je me procurai une soixantaine de petits flacons de teinture d'iode, que je rapportai au cantonnement, où des copains — Bodin, Parisien de la rue Guénégaud, No. 7, François Laborie et M. Gallard, 13 rue Raspail, Auch. Gers — m'aiderent à les distribuer aux hommes qui s'apprêtaient à partir pour le front.

Le résultat fut conforme à mon attente, si bien qu'aux départs suivants, si j'avais eu à ma disposition une pleine voiture de bouteilles d'iode je n'aurais pu en distribuer une seule, car tous en avaient acheté. J'étais pleinement satisfait.

J'espère bien que mon affiche est encore à sa place au cantonnement et produit bon effet.

Avant de partir pour le front comme volontaire, je reçus un paquet de journaux américains. Dans un journal de New-York je lus quelque chose fort intéressant pour les soldats du cantonnement. Il s'agissait d'un million de cigarettes données par une demoiselle américaine pour les soldats sur le front. Je traduisis l'article en français et l'affichai au cantonnement. Je m'aperçus bien vite que la plupart de mes camarades n'en avaient pas compris le sens exact et croyaient que les cigarettes étaient déjà arrivées à la gare, et qu'il n'y avait plus qu'à nous les distribuer. Les uns calculaient le nombre de cigarettes qui reviendrait à chacun de nous ; d'autres recommandaient à un copain de prendre leur part au cas où ils seraient absents au moment de la distribution.

J'annonçai alors que les cigarettes étaient destinées aux hommes qui étaient sur le front et que ceux qui partiraient le lendemain avaient une bonne chance d'en avoir leur part. Mes déclarations furent accueillies par des braves et par un "ban" en l'honneur de la donatrice, et un autre en l'honneur de l'Amérique.

III

La première nuit en Alsace

En ma qualité de volontaire, après avoir reçu une instruction spéciale, dont le point essentiel consiste à s'étendre sur le sol avec la plus grande rapidité possible (ne soyez pas surpris, je puis vous affirmer que c'est de la plus grande importance, surtout lorsqu'une troupe est repérée par les batteries ennemies et que les marmites commencent à tomber autour d'elle), je fus versé au 62e bataillon de chasseurs alpins, arme connue pour les missions dangereuses qui lui sont confiées.

Enfin, nous voici en route pour le front. Le convoi de renfort dont je faisais partie était fort gai. J'entends encore comme si j'y étais, le sergent Dusseau, le sergent Bourguignon et le caporal Cassagne, chanter tout leur répertoire. Les braves garçons! Tous trois sont tombés en Alsace, et les dernières paroles du caporal Cassagne valent d'être citées: "Je ne profiterai pas de cette grande lutte, dit-il avant d'expirer, mais c'est pour la liberté de mes enfants." (J'appris depuis qu'il en avait deux.)

Sur les quinze kilomètres de route qui séparent Gerardmer du col de la Schlucht, des auxiliaires balayaient la neige et l'entassaient sur les bas côtés, où elle formait des murailles de deux mètres de haut. Je fus désigné par le lieutenant P..., chef de convoi, pour accompagner au quartier général l'adjudant M..., qui allait y annoncer notre arrivée.

Je vis là deux petits ânes d'Alsace que des artilleurs français, qui nous firent fête, avaient capturés près des lignes. Ils leur avaient construit une étable et les soignaient bien. Les braves petits bouriquots nous regardaient avec de grands yeux étonnés, comme si nos costumes d'alpins étaient pour eux une nouveauté étrange. Je leur criai: "Ya! Ya!" Ils levèrent la tête et dressèrent les oreilles, à la grande joie de tous mes camarades.

IV

En allant à la tranchée

Après avoir passé une partie de la nuit couchés dans la neige, enveloppés dans nos manteaux, nous sommes brusquement réveillés à coups de marmites. Nous nous hâtons d'aller nous mettre en sûreté derrière le versant d'une montagne.

De grand matin nous nous dirigeons vers les tranchées. En chemin, on nous distribue des piquets, du fil de fer barbelé, des morceaux de feutre et de parchemin pour nous protéger contre le froid et l'eau.

Plus loin nous touchons un quart de bouillon, qui nous réchauffe. Pendant la pause j'avais placé mon sac sur une voiture d'enfant, près d'un tas de fumier, que je sentais plutôt que je ne le voyais, tant la nuit était sombre. J'entendis du bruit non loin de moi et, me dirigeant

à tâtons, descendis dans une sorte de trou qui me conduisit à une cave, où se trouvaient réunis un vieux et une vieille, et une fillette d'une dizaine d'années. Au fond de la cave, quatre soldats étaient assis autour d'une petite table, mal éclairée par une bougie, sur laquelle il y avait un pain de soldat et du fromage. Les deux vieillards avaient tant pleuré que leurs larmes ne coulaient plus. A mes questions, un des soldats me répondit que c'étaient les propriétaires de la maison, qu'ils avaient refusé ou d'aller en Allemagne ou de rentrer en France et voulaient à toute force rester chez eux, à leurs risques et périls. Ce sont les seuls civils que j'ai vus en Alsace.

V

La première nuit dans les tranchées

Je vieillis de vingt ans. Peu après on vint nous chercher pour nous emmener par petits groupes dans les tranchées que nous devions occuper. Je compte mes hommes de la main, car il m'est impossible de les voir tant il fait noir, et sous la conduite d'un ancien qui connaît le secteur, nous nous dirigeons vers la tranchée. Nous traversons d'abord un village rempli de barricades. L'ancien me dit à voix basse : "faites dédoubler les rangs pour passer les barricades."

On parle toujours à voix basse la nuit, en arrière des tranchées. Ces chuchotements d'homme à homme font penser à ceux que l'on entend dans un groupe de personnes réunies autour d'un lit de mort. Il y a dans l'air de l'effroi, du recueillement, du mystère.

Je fais mettre mes hommes en file indienne et nous voilà suivant les lacets du labyrinthe. Plus loin, après un brusque tournant à droite, l'ancien me dit : "C'est là." Je veux lui demander des explications; si c'est à droite, à gauche ou devant, mais mon guide a brusquement disparu, mort peut-être. J'étais responsable de mes vingt-cinq hommes et je ne savais ni où j'étais ni où je devais aller. Mes yeux ne me servaient à rien; on n'y voyait goutte. Je restai près d'une demi-heure sans bouger. Les minutes me paraissaient des siècles et je vieillis de vingt ans. Je recommande à mes hommes de ne pas bouger, quoiqu'il arrive, puis, à tâtons, je gagne la queue de la file en passant mes soldats l'un après l'autre. Mes mains rencontrèrent alors des objets divers: meubles, chaises, madriers, une armoire dont je fis remuer le tiroir. Inutile d'aller plus loin, il me faut attendre sur place, et les minutes continuent à s'écouler avec une lenteur désespérante.

Enfin j'entends marcher, je tends l'oreille; le bruit se rapproche. Quand je sens l'homme près de moi je dis à mi-voix : "Qui va là? Mon vieux, je suis perdu. J'appartiens au renfort de telle compagnie, telle escouade, et suis désigné pour telle tranchée. Cette tranchée est-elle dans les environs?"

C'était un homme de liaison; il me répond :

— Oui, tu n'es pas loin. Où sont tes hommes?

— A deux cents mètres d'ici environ.

— Je t'accompagne. Fais sortir tes hommes de là au plus vite; tu es en face de la tranchée des Allemands. Ton poste est dans la cave à quinze pas d'ici; tu trouveras l'escalier à droite. Le sergent doit y être. Adieu!

Je pousse une porte et, à la lueur d'une veilleuse, aperçois le sergent qui, sans me laisser le temps de respirer, me donne la consigne. Je remonte, retrouve mes petits vieux et, m'appuyant des mains sur les deux parois du boyau, je me dirige vers la tranchée. Nous avons de

l'eau jusqu'aux cuisses. Je tombe à genoux, me relève d'un bond et préviens mes hommes de l'obstacle.

Enfin nous arrivons dans la tranchée, où les anciens nous reçoivent. Je reconnais Joseph Bizagniet, Pascal Papaix, Prieur, etc., tous mes amis du dépôt, qui sont partis avant moi et que nous retrouvons dans la tranchée, où nous faisons partie de la même compagnie, même escouade. Le hasard fait bien les choses!

Pendant que quelques-uns font le guet au créneau, ceux qui ont apporté du fil de fer barbelé attendent l'arrivée du sergent Chavanne qui vient m'aider. Nous prenons avec nous des anciens qui connaissent la tranchée et nous disposons des réseaux de fil de fer barbelé.

Puis le sergent retourne à son poste. Ah! ces nuits d'Alsace, que la nature les a faites noires et paisibles.

VI

La difficulté du secteur à surveiller

Quelle souffrance morale j'ai endurée pendant cette première nuit où j'ai reçu la consigne du secteur en cas d'attaque. Ne voyant rien autour de moi, je ne pouvais pas la transmettre à nos sentinelles ni leur expliquer que nos lignes allaient de tel à tel point, et que les lignes ennemies se trouvaient dans telle direction. Non, vraiment, je ne distinguais rien, rien, rien. Je plaçai, tant bien que mal, des sentinelles doubles, un ancien et un nouveau ensemble, les anciens étant familiarisés avec le secteur. Mais ils n'y voyaient pas plus clair que moi. Je restai avec Michelas, la dernière sentinelle que je plaçai, car je m'étais promis de monter la garde avec mes hommes la première nuit que je passerais sur le front. De toute la nuit je ne vis pas un seul de mes officiers, qui avaient probablement d'autres tranchées et des petits-postes à surveiller.

A la pointe du jour nous avons enfin pu nous rendre compte de la situation. Un village démolí, montrant quelques pans de mur encore debout. Puis, pêle-mêle, des madriers, des armoires, des tables, des chaises, etc. A première vue, cela nous donna à tous l'impression que nous nous trouvions dans le voisinage d'une grande ville d'où l'on apportait sur ce point, depuis des années, toutes les démolitions. Et cependant c'étaient les ruines d'un village. Quelle chose affreuse que la guerre!

Tous les soirs, à la même heure, nous recevions la visite de quelques marmites. J'étais à l'embranchement du boyau et de la tranchée, avec Michelas, quand les premières marmites nous arrivèrent. L'une d'elles tomba à 4 mètres 50 de moi. Nous nous étions précipités à plat ventre et nous étions placé nos sacs sur la tête. La terre trembla si fort que tout mon corps en fut secoué. Puis les obus se succédèrent à intervalles rapprochés. Nous les entendions venir de loin; ils passaient au-dessus de nous et, quand ils éclataient, j'avais l'impression d'être

broyé et réduit en bouillie. L'idée me vint de chanter, et "Le Bignou" se présenta à mon esprit. Je le proposai à mes hommes, qui s'y refusèrent. Et je restai coi.

VII

Duels d'artillerie et leur musique

Lorsque la tempête de marmites fut passée, ce fut la rigolade dans la tranchée, où chacun disait: "C'est pas pour cette fois-ci." Je m'amusai à distinguer le bruit que font dans l'air les différents obus. Les marmites françaises, assez rares de mon temps, font une musique que l'on peut imiter en appuyant la langue contre les dents et en claquant des dents, en prononçant "da, da, da". On dirait qu'elles rencontrent dans l'atmosphère quelque chose qui les gêne. Quand aux marmites allemandes, elles semblent se visser dans l'air avec un "viou" très prolongé. Aussi les entend-on venir de loin. Elles éclatent avec un "ramp" puissant et font trembler la terre alentour.

La mitrailleuse, ce terrible engin de destruction, fait un "ta, ta, ta, ta, ta" d'une rapidité extrême à certains moments et assez lentement à d'autres. Si vous voulez vous rendre compte de la musique qu'elle fait lorsqu'elle marche à toute vitesse, appuyez la langue contre le palais et, la bouche ouverte, donnez une longue pression de souffle en laissant trembler la langue et en prononçant "ra" aussi rapidement que possible. Chaque "ra" représente une balle.

Les balles des fusils allemands font "ziou" en passant. Avec un peu d'habitude on n'y fait pas attention, sauf quand on est touché par l'une d'elles.

Pour en revenir aux mitrailleuses, si, en terrain découvert, une troupe tombe sous le feu de l'une d'elles, pas un homme ne peut s'échapper. Au Reichackerkoff, pendant une attaque, j'ai vu près de moi plusieurs de mes hommes fauchés par le feu d'un de ces terribles engins et tomber comme tombaient autrefois les épis de blé tous la faux de mon grand-père. Il me sembla même que les hommes tombaient plus vite. Quelle affreuse chose que la guerre!

J'étais, une nuit, dans une tranchée d'Amsferback, lorsqu'on vint me dire que mon escouade était désignée pour garder une mitrailleuse qui venait d'arriver. Je me rendis à l'endroit indiqué, où l'on faisait déjà des préparatifs pour mettre la mitrailleuse en bonne position. Pendant la nuit l'officier D... vint en rampant jusqu'à nous et nous apprit que nous devions nous faire tuer plutôt que de faire un pas en arrière. "Écoutez, nous dit-il, vous ne pouvez pas me voir, mais vous pouvez m'entendre. Si, cette nuit, vous êtes attaqués, et que l'ennemi soit en force, il vous faudra, coûte que coûte, garder cette pièce. Si vous êtes débordés, plutôt que de la voir capturer, à la dernière minute prenez votre poignard et plongez-vous-le obliquement dans le cœur. Je serai heureux d'apprendre que vous êtes restés à votre poste. Caporal Courtinade, répétez à vos hommes ce que je viens de vous dire. Les chasseurs alpins ne s'occupent pas du nombre de leurs ennemis. Je compte sur vous et serai avec vous. Au revoir."

L'officier D... était aimé de nous tous. Il est tombé depuis en Alsace.

VIII

La peur sur le champ de bataille

A l'officier ou au soldat qui me dirait qu'il n'a jamais eu peur sur le champ de bataille, moi qui ai été volontaire à deux reprises différentes, je répondrais que c'est faux. Tous ont eu leur moment de peur. Mais cette peur ne dure pas. Voici ce que j'ai éprouvé: Au moment du départ pour l'attaque, il m'a semblé que mon sang ne circulait plus dans mes veines et je sentais que ma figure était aussi pâle que celles de mes camarades. Toutes sortes d'idées lugubres se pressaient dans mon cerveau. Je cherchais à me figurer où je serais blessé; quelle atrocité j'allais subir; quelle mort m'attendait. Je me voyais étendu sur le sol, le corps criblé de balles ou écharpé à coups de baïonnette. Puis je sentis que j'étais prêt à tout supporter; mon sang se remit à circuler et j'en sentis la chaleur dans toutes les parties de mon individu. Ma peur avait disparu. Elle avait duré à peine trois minutes.

IX

A l'attaque

Après avoir marché une partie de la nuit, nous nous arrêtons sur la bordure d'un bois de sapins et attendons, sous une pluie fine, l'heure fixée pour le départ. L'officier R... consulte constamment sa montre.

A la pointe du jour nous sommes repérés par l'artillerie ennemie et les marmites commencent à pleuvoir avec leur "viou" caractéristique. Nous nous couchons à plat ventre, chacun, suivant la consigne, plaçant sa tête entre les jambes de celui qui le précède. Les marmites, heureusement, passent au-dessus de nous et vont éclater un peu plus loin. Quelques-unes mêmes n'éclatent pas. L'heure est arrivée et l'officier R... commande: "Debout! En avant!" Et nous voilà partis sous les "viou" de plus en plus nombreux. Je marche près de l'officier, en tête de la compagnie. Nous obliquons à gauche et traversons au pas de course un terrain découvert, tout en exécutant un tir à volonté. Deux de mes camarades et quelques hommes de l'autre section, touchés par des éclats d'obus, tombent. "En avant!" crie notre officier, et plus loin: "Couchez-vous!" Je me trouve étendu à plat ventre près d'un sapin, et cherche à reprendre ma respiration. Les arbres sont rares. La terre tremble. Quelque chose me tombe sur l'avant-bras, rebondit sur les poils de ma barbe et tombe à terre. Je regarde et j'aperçois une balle luisante, presque jolie. Je la touche; elle est chaude. "Si les autres ne sont pas plus méchantes que celle-ci, me dis-je en riant, il n'y a pas besoin d'avoir peur." J'examine la balle allemande. Elle est complètement creuse; le fond est retourné en écaille et la pointe est faussée. Il faudrait un marteau pour la redresser. Telle qu'elle est, je la conserve précieusement; c'est un souvenir de la guerre.

"En avant!" Nous repartons. Des hommes tombent à ma gauche. Je ne vois plus nos officiers. Le sergent Chavanne, à la gauche de mon escouade, fait serrer les rangs de mon côté. Je n'entends plus que "ramp, ramp, viou, viou, ziou, ra, ra". D'autres hommes tombent. Le sergent Chavanne court vers moi en criant. Je comprends: "En avant! en tirailleurs! à la baïonnette!"

A tue-tête, je répète ce commandement à mes hommes que je précède de deux ou trois pas. Le tintamarre est tel que je n'entends même pas ma voix. Je répète l'ordre par signes, en indiquant à mes hommes de se déployer en tirailleurs sur la droite, et vous qu'ils me comprennent

C'est le dernier ordre que j'ai reçu du sergent Chavanne et le dernier que j'ai donné à mon escouade. Autour de nous, devant, derrière, des masses d'hommes nous précèdent ou nous suivent. Nous sommes au centre du champ de bataille. Officiers et soldats, morts ou blessés, jonchent le sol. Champ de gloire! Champ d'honneur! Champ affreux!

J'ai perdu dix-neuf de mes hommes, ma gamelle et mon sac sont troués par des balles. Nous nous sommes emparés d'une tranchée, il est vrai, mais à quel prix! Je connais nos pertes, mais je ne connais pas celles des autres unités. Cependant, nous n'avions pas de troupes de renfort derrière nous; du moins je n'en ai pas aperçu.

Après la bataille, à la tombée de la nuit, je me trouvais à droite et formais, avec le reste de mon escouade, la pointe de la compagnie. Tout le monde était couché; je m'étendis aussi à plat ventre et me mis à charger le magasin de mon fusil. Pendant que je me livrais à cette opération, je reçus des mottes de terre sur la figure. Quelqu'un tirait sur moi sans que je voie d'où m'arrivaient les balles. En regardant attentivement je finis par découvrir une tête qui se cachait entre deux morts et un canon de fusil braqué dans ma direction. C'est de là que partaient les coups qui me couvraient de terre. Je me dirigeai en rampant dans sa direction, sans avoir l'idée de tirer. L'Allemand était couché entre les cadavres de deux de nos chasseurs. Ayant de la terre dans les yeux, je voyais à peine. Cependant je réussis à écarter les jambes d'un des cadavres. A ce moment-là, le boche fit un bond et me lança un coup de baïonnette. Mais j'étais sur mes pieds on même temps que lui; je parai le coup qu'il me portait et lui enfonçai ma baïonnette dans le corps.

A trois mètres de là, un blessé avait été témoin du drame. Le malheureux se mourait. Il me dit en balbutiant: "C'est lui... lui qui les... qui les a..." Je n'en puis distinguer davantage. Je me disposais à me diriger vers ce pauvre blessé, lorsque j'aperçus trois autres Allemands venant vers moi. J'en abats deux à coups de fusil. Mais le troisième est si près de moi que je ne pense plus à tirer et m'abrite derrière un sapin. L'Allemand, un officier armé d'un revolver, se mit à me poursuivre en tournant autour du sapin, tirant des coups de revolver, sans d'ailleurs réussir à m'atteindre. Et la ronde continuait. Combien de fois avons-nous fait le tour de ce sapin? Il m'est impossible de le dire.

Je l'ançai sans succès à mon adversaire deux coups de baïonnette. A force de courir la respiration commençait à me manquer et j'entendais le sifflement de la sienne. L'idée me vint enfin de tirer sur mon adversaire, sans épauler. Je plaçai la crosse de mon fusil sur ma cuisse, dans la position du coup lancé, et pressai la gâchette. Le boche tombe. Je m'approche; il saute sur mon fusil; je saisis mon poignard, et la lutte continue. Je ne sais combien de temps elle dura. Tout ce que je puis dire, c'est que quand on se bat on n'est plus des hommes, mais des bêtes, des sauvages. Que ceux qui sont responsables de la guerre soient maudits!

X

La nuit après l'attaque

Pendant la lutte, la nuit est venue. Je me dirige en zigzag vers notre tranchée que des hommes du génie ont creusée dans l'intervalle. J'y trouve quatorze hommes appartenant à différentes compagnies. L'un d'eux, Pascal Papaix, est de la mienne; il m'annonce que des marmites ont éclaté sur le poste de secours, tuant ou blessant docteurs, infirmiers et brancardiers.

La nuit est noire. Un silence profond règne sur la nature, troublé seulement par les cris des blessés restés sur le champ de bataille et qui demandent du secours. Je dis à mes compagnons: "Allons-y. Laissons les morts, mais ramenons les blessés. Si nous étions à leur place, nous serions heureux qu'on en fit autant pour nous."

Je sors de la tranchée, suivi de Papaix (cantonnier du département du Gers) et des treize autres soldats. Les cris des blessés nous guident. On trébuche sur des cadavres. Enfin, avec bien des difficultés, nous parvenons à ramener dans nos lignes huit blessés.

XI

Les blessés sur le champ de bataille

Les blessés qui peuvent marcher se cherchent un abri, se réunissent à deux ou à plusieurs et placent sur leurs plaies leurs pansements provisoires. Puis, si les conditions le leur permettent, se dirigent tant bien que mal vers le poste de secours. Ceux qui ne peuvent marcher attendent où ils sont tombés qu'on aille les chercher. Il est impossible de donner des soins aux blessés sur le champ de bataille. Du moins cela était impossible dans tous les combats auxquels j'ai pris part, et je pense qu'il en est de même dans toutes les attaques.

Aux postes de secours, il est quelquefois très difficile d'obtenir des soins. Nos braves docteurs font bien tout ce qu'ils peuvent, mais, après une attaque, les blessés sont quelquefois si nombreux que les excellents docteurs sont absolument débordés. On y voit alors des souffrances inimaginables. Seuls ceux qui en ont été témoin peuvent s'en faire une idée. Et cependant, il ne faut pas se plaindre. C'est la guerre!

XII

Dans la nouvelle tranchée

Après avoir ramené nos blessés dans la nouvelle tranchée, j'en soignai un qui avait une blessure à la cuisse. La nuit était si profonde que je ne voyais rien. Je coupai un morceau du pantalon à l'endroit qu'il m'indiqua du doigt, essuyai le sang caillé, mis sur la plaie un peu de teinture d'iode et appliquai un de mes pansements provisoires que je serrai fortement avec la bande. J'avais sur moi trois pansements provisoires, car, en plus de celui qu'on m'avait remis ainsi qu'à tous les hommes, j'en avais subtilisé deux autres au dépôt, où il y en avait des quantités. Il m'en reste un intact. J'ai aussi conservé ma trousse, que j'avais achetée au moment de partir; elle contient trois petits flacons de teinture d'iode, un morceau de camphre, une petite bouteille d'eau oxygénée, une autre d'ammoniaque. J'avais acheté tout cela à New-York, 331 Lexington Avenue. Enfin, ma trousse contient encore une boîte de Cola granulé, cadeau de ma tante. L'absorption d'une petite cuillerée de ce stimulant produit une réaction qui vous aide à surmonter la fatigue et à supporter le froid. Quant à l'enveloppe de ma trousse, elle est formée d'une poche de bourgeron que j'ai coupée au dépôt.

Tous mes camarades connaissaient ma trousse. Ils savaient que si je tombais sur le champ de bataille je voulais que l'un d'eux la prenne et s'en serve pour lui et pour ses camarades.

Pendant que nous attendions dans la nouvelle tranchée, un homme de liaison vint en rampant jusque près de moi et me dit à mi-voix: "Personne ne reste ici. Pour tous ceux qui peuvent marcher, rassemblement au point de départ de l'attaque de ce matin. On va tirer des fusées pour vous aider à vous diriger."

On avait amené des troupes fraîches sur notre gauche pour consolider la ligne, mais l'endroit où nous nous trouvions était si mauvais que j'avais décidé d'y passer la nuit, si on ne me donnait pas l'ordre de nous replier. Quand on ne voit pas clair il vaut mieux garder la position où l'on se trouve que de risquer de se perdre.

L'agent de liaison parti, je préviens mes hommes d'avoir à obéir particulièrement aux commandements de "Partez!", "Arrêtez!", car pendant que chaque fusée vous éclaire, il faut rester immobile comme des statues. Si un homme bouge il risque de faire fusiller tous les autres, car les officiers observateurs, en communication avec les mitrailleuses, dès qu'ils voient quelque chose remuer à la lueur d'une fusée, donnent l'ordre de tirer, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, on est mitraillé.

A la première fusée je m'oriente. A la seconde je donne l'ordre de préparer à se mettre en route, et quand elle s'éteint je commande: "Partez!" Nous voici en marche, mes quatorze hommes et moi. Les commandements se répètent à chaque fusée: "Arrêtez!", "Partez!" A peine avions nous fait quelques pas que je m'entends appeler par mon nom. C'est un blessé qui a reconnu ma voix. Je dis à Pascal Papaix de prendre le commandement à ma place et me dirige vers la voix, qui répète: "Aide-moi, aide-moi." Je fais une douzaine de pas dans l'obscurité et mes pieds rencontrent le corps du blessé, que mes yeux ne pouvaient voir. Le malheureux me dit qu'il n'a plus de jambes. Je m'agenouille près de lui, saisis mon poignard et coupe les courroies de son sac qu'il n'avait pu retirer. J'aurais aussi bien pu les décrocher, mais l'idée ne m'en vint même pas. Le blessé ne cessait de se plaindre. Je lui dis de ne pas crier et que j'allais le transporter au poste de secours, où on le soignerait. Je me baisse pour qu'il puisse me prendre par le cou, mais il me dit qu'il ne peut pas à cause de mon sac. Il est vrai que j'avais mon sac sur les épaules et que je ne m'en apercevais pas, malgré son poids. J'aurais voulu conserver ma gamelle, bosselée par plusieurs balles le matin même sur le Reichackerkopf, et mon sac, criblé par d'autres balles. J'aurais voulu aussi conserver en souvenir la gamelle pour la donner à mon petit chien Popie, que ma femme a élevé à New-York, quand nous habitons la 207^e rue.

XIII

Les idées sur le champ de bataille

Il vous vient, quelquefois, vous voyez, de curieuses idées sur le champ de bataille. La mort est partout autour de vous, on ne la voit pas, mais on la sent et on la brave.

Donc, je prends mon parti, abandonne sac et gamelle et charge mon ami sur mon dos. Ses jambes étaient ballantes et ses pieds me frappaient aux jambes à chaque pas. La marche était pénible. A peine avais-je fait une vingtaine de mètres que je tombe dans un trou d'obus. En me relevant je perds ma direction, oblique à gauche et me butte à des fils de fer barbelés. Je connaissais ce réseau pour l'avoir vu le matin sur la pente du Reichackerkopf. Il était muni d'une grosse pièce de bois de quarante centimètres de diamètre et de six mètres de long. Au mo-

ment où, en palpant les fils de fer, je cherchais à m'orienter, une fusée m'éclaira; j'étais près de la pièce de bois et je pus voir la bonne direction, que je repris dès que la fusée fut éteinte. J'arrivai bientôt dans un bas fond, où les branches d'un sapin, couché à terre, me firent tomber. Pendant que j'essayais de me dépêtrer et de sortir mon ami de l'enchevêtrement des branchages, une nouvelle fusée monta dans le ciel. Je me tins coi et la vis descendre lentement. Ah! quels moments de supplice! Heureusement la fusée m'avait permis de voir la branche qui m'empêchait de sortir mon ami du sapin, et dès qu'elle fut éteinte je repris ma besogne et parvins à nous dégager tous les deux. Ouf! je n'en pouvais plus, mon cœur me donnait de grands coups de marteau dans la poitrine, mes tempes battaient à se rompre et j'étais à bout de souffle. Il me fallut, bon gré mal gré, faire une petite pause.

XIV

Le blessé était mort

Je m'assis donc, après avoir déposé mon fardeau, et installa la tête de mon ami sur mes genoux. Depuis un certain temps le malheureux ne parlait plus. A peine étais-je assis qu'une mitrailleuse ouvrait le feu dans notre direction, et le "clic,clac" des balles, frappant des objets autour de moi, commença. J'étais tellement à bout de force que je ne puis dire combien de temps la mitraille continua à pleuvoir. Une fusée me montra la direction que je devais suivre, et quand le "clic, clac" cessa, je me décidai à me remettre en route. J'adresse quelques paroles à mon blessé, qui ne me réponds pas. Je lui soulève la tête et l'approche de la mienne, pour l'aider à me prendre par le cou. Je m'aperçois alors qu'il était mort! Craignant de me tromper, je le traîne quelques pas encore, le tenant d'une mains sous les bras, de l'autre lui soutenant la tête; mais sa tête et ses membres ballotaient sans vie; il était bien mort. Je me décidai à l'abandonner et me dirigeai, seul, vers une masse noire que j'apercevais non loin de moi. Une voix cria: "Qui va là?" Je donnai le numéro de ma compagnie. "Y en a-t-il d'autres avec vous?" reprit la voix. Je réponds à peine, la fatigue me coupant la parole.

XV

La soif après la bataille

Ah! Que n'aurais-je pas donné pour un peu d'eau, un morceau de sucre, un bonbon, quelque chose à sucer, enfin, pour calmer le feu qui me brûlait la bouche et la gorge, et même l'estomac. La souffrance de la soif était telle que j'aurais volontiers donné quelques doigts de mes mains ou de mes pieds pour un verre d'eau.

Pendant le combat, et même après, on ne sent pas la faim; on oublie facilement de manger; mais la soif, quelle torture! Les mots me manquent pour vous la décrire.

La voix qui m'interpellait était celle de J. Prieur, l'homme de liaison chargé de conduire les survivants dans les Cagnas.

Prieur était un de nos grands amis du dépôt. Je l'entendais demander autour de lui si personne ne m'avait vu, si j'étais mort ou vivant. Je n'avais pas la force de lui répondre, mais enfin, d'un dernier effort, je parvins jusqu'à lui.

Les cagnas

Après un bref repos, il fallut se remettre en marche pour gagner les Cagnas, sorte de huttes souterraines aménagées dans les forêts où les soldats et officiers vivent en arrière des lignes. La Cagna No. 5, dans laquelle je pénétrai, était bien la cagna type. Son toit ne dépassait pas la surface du sol et était si bien dissimulé qu'on pouvait passer dessus sans s'en apercevoir, si l'on ne voyait pas le trou qui lui servait d'entrée.

Les cagnas sont construites par des hommes du métier. Ce sont eux qui construisent les baraquements, creusent les tranchées et les boyaux, préparent les créneaux, en arrière.

A l'entrée de ma cagna, je trouvai un seau d'eau, où je puis enfin étancher ma soif. Puis, mort de fatigue, je me couchai. Je m'étais pas étendu depuis dix minutes qu'un nouvel arrivant tomba comme une masse sur moi, la tête sur mon estomac. Il se plaignait très fort et demandait à boire. Je me dégageai et lui apportai deux quarts d'eau qu'il avala. Je voulus alors le conduire au poste de secours qui était peu éloigné de notre cagna. Il me répondit qu'il en sortait et que son pansement était fait. Le pauvre bougre avait une fièvre intense et continuait à se plaindre. Je me recouchai et le blessé remit sa tête sur mon épaule.

Une heure après le jour commença à poindre. Pascal Papaix me dit: "J'ai faim. Veux-tu déjeuner, Cabot?" — "Oui," répondis-je en me réveillant en sursaut. Le blessé n'était plus auprès de moi et je n'entendais plus ses plaintes. En sortant nous le trouvâmes étendu sur les marches de l'escalier. I létait mort. J'allai au poste et prévins deux brancardiers, qui vinrent le chercher. A mon retour, je vois Papaix et Michelas qui sortent de la cagna, portant l'un un pain, l'autre un "zep-pelin" (nom donné par les soldats à un gros saucisson de six centimètres de diamètre sur quinze de long). Nous nous mîmes à déjeuner; peu après on nous apporta le café.

Ensuite repos jusqu'au dîner, arrosé d'un quart de pinard. Puis l'appel, les hommes présents donnant des renseignements sur les absents. Un tel, blessé. Un tel, touché (mort). La place des manquants est prise par des hommes fraîchement arrivés du dépôt, et lorsqu'on a lavé la boue et le sang de ses vêtements, la compagnie est prête pour une nouvelle attaque.

Celle-ci ne se fit pas attendre, mais je ne puis la raconter, car je n'allai pas loin. Dès le début une marmite éclata près de moi. Je me sentis projeté en l'air et éprouvai une étrange sensation de légèreté et de bonheur. Je ne puis dire ni combien de temps je restai en l'air, ni comment je retombai à terre, avec sac et cartouchières. Il est probable que je retombai sur la tête, car je perdis connaissance.

Quand je repris mes sens, on m'évacuait sur un mulet. De l'autre côté du mulet un camarade, blessé comme moi, faisait équilibre. Nous nous serrions contre le mulet pour éviter de nous cogner contre les

sapins, car les sentiers de montagne sont étroits et il n'y a pas de cantonniers pour les entretenir, même en temps de paix.

Le lendemain matin, je vis passer devant moi, étendu sur une civière, Joseph Mathieu, que je croyais mort.

XVII

Les hôpitaux

Enfin j'arrive à l'hôpital provisoire, puis à l'hôpital de triage, d'où l'on m'envoya à un hôpital de l'arrière, où ma femme vint me retrouver. J'y restai vingt et un jours sans qu'il me soit permis de dire un mot. On me donnait à manger comme à un enfant. J'étais complètement démoli. Quel souvenir je garde de cette diable de marmite! C'est la guerre!

A l'hôpital de triage je me trouvai placé à côté de Jules Rustant. Nos lits étaient en face de deux grandes fenêtres qui donnaient sur un couloir. Il y avait sept docteurs dans notre salle. Ils s'occupaient des hommes qu'il fallait opérer immédiatement. L'un d'eux, le médecin en chef, allait et venait dans le couloir, très excité, tantôt s'arrachant les cheveux et tantôt donnant dans l'air de grands coups de poing. Pendant ce temps, dans la salle, les docteurs faisaient placer les blessés sur des civières pour les faire transporter sur les tables d'opération. Il n'y en avait pas assez pour le nombre des opérations urgentes. Parmi les blessés dont l'état nécessitait une opération immédiate, je reconnus un des hommes de mon escouade, un ami, Joseph Mathieu, que j'avais vu tomber pendant l'attaque sur le Reichackerkopf. En attendant son tour il me raconta son histoire:

“Pendant que j'étais étendu sur le champ de bataille, incapable de faire un mouvement, trois boches s'approchèrent de moi. Deux d'entre eux voulaient m'achever, le troisième s'y opposa, et ils se disputèrent un bon moment, puis s'éloignèrent. Une dizaine de minutes plus tard trois autres boches, conduits par celui qui avait voulu m'épargner, s'approchèrent de moi, me firent un pansement, me donnèrent une dizaine de cigarettes, et l'un d'eux me dit en bon français: — Grâce à nous, vous avez la vie sauve. — Puis ils s'en allèrent.”

Ce récit nous causa à tous une véritable surprise.

Depuis que j'ai quitté le champ de bataille, je n'ai pu avoir une nuit de repos complet. Les horreurs de la lutte me repassent constamment devant les yeux.

Je me rappelle à présent qu'au plus fort de la bataille sur le Reichackerkopf, j'eus une vision étrange. Je vis apparaître à quelques mètres de moi la figure de ma femme, que j'ai parfaitement reconnue, accompagnée de Saint Joseph.

A présent, c'en est fini pour moi de la guerre. Sans me flatter, je puis dire que j'en ai donné autant que j'en ai reçu. En luttant, je suis arrivé jusqu'à quatorze kilomètres de Münster, puis j'ai reçu mon compte. Reformé par la commission spéciale des réformes, puis replacé dans le service actif, je fut définitivement versé dans le service auxiliaire et renvoyé dans mes foyers. J'ai fait mon devoir de Français; j'ai défendu ma patrie, quoiqu'il n'y ait pas en France un caillou qui m'appartienne.

Me voici de retour dans mon pays d'adoption, l'Amérique, que j'aime, et ne conserve d'animosité à l'égard de personne.

Les horreurs de la guerre

Ceux qui rencontrent à l'arrière des mutilés auxquels il manque un bras, une jambe, ou l'usage des yeux, croient avoir une idée des horreurs de la guerre. Lorsqu'ils apprennent que leur frère, leur fils, leur cousin ou leur ami est mort au champ d'honneur, ils se figurent toucher du doigt les horreurs de la guerre. Et cependant ils sont loin de s'en faire une idée exacte. Ce qu'il y a de plus horrible à la guerre, ce sont les souffrances des blessés abandonnés à leur sort sur le champ de bataille, où ils meurent lentement sans qu'il soit possible de leur porter secours. Pendant de longues heures, les malheureux sentent la vie s'écouler peu à peu avec leur sang par le trou béant de leurs blessures, sur lesquelles ils sont incapables d'appliquer un pansement. Puis la soif, l'horrible soif les torture d'autant plus qu'ils ont la fièvre. Ils appellent au secours et demandent de l'eau; et il est impossible de leur porter secours ou même de leur donner à boire.

Pendant le combat, personne ne pense à eux. Mais après, c'est horrible d'entendre leurs plaintes et de ne pouvoir les secourir, car une mort certaine attend tout homme qui s'aventure hors de la tranchée.

Et puis il y a les balles explosives, dont les blessures causent des souffrances indescriptibles. Les malheureux qui n'en meurent pas sont obligés de subir de nombreuses opérations successives, car il reste toujours dans la plaie un morceau d'étoffe, un caillou, une saleté quelconque. Je préférerais cent fois recevoir dans le corps quatre coups de poignard ou quatre balles ordinaires que d'être touché par une balle explosive. Et cependant je l'ai échappé belle, car celle qui est tombée sur ma barbe, dans la forêt de sapins, en était une. Voilà quelles sont les véritables horreurs de la guerre.

Les deux petits drapeaux (FRANÇAIS ET AMÉRICAIN)

En quittant New-York, le 26 août 1914, j'avais emporté deux petits drapeaux — un français et un américain. Tous les hommes de ma compagnie, officiers et soldats, connaissaient mes petits drapeaux. Pendant la campagne que je fis en Alsace, ils flottaient, soit dans la tranchée, soit dans la cagna; mais pendant les attaques je les portais sur moi, soigneusement pliés dans ma poche, près de mon testament qui disait: "Si je reste sur le champ de bataille, je prie mes camarades de se servir de tout ce que j'ai sur moi, à l'exception de mes deux petits drapeaux — français et américain. Je prie celui qui les trouvera de les faire parvenir à ma femme, à l'adresse ci-jointe."

Quand je sortis de l'hôpital et que je partis en congé de convalescence, je fis photographier mes petits drapeaux et mon bidon, et plus tard rapportai à New-York, où je revins avec ma femme, ces souvenirs de guerre.

UN RÉCIT DE LOUIS CASTEL

1,800 francs avant la guerre. — 12 mouchoirs
pendant la guerre

Après une attaque sur le Reichackerkopf, alors que, le lendemain, je reconstituais mon escouade, notant sur une liste les noms des morts, des blessés et des manquants, j'allais inscrire le nom de Castel, lorsque nous le vîmes arriver, sans sac, sans cartouchières et sans fusil. Voilà ce qu'il nous raconta :

“Mon petit vieux (c'est le nom familial que me donnaient mes hommes), dit-il, je suis tombé comme foudroyé. Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais, tout à coup, je n'ai plus senti mes jambes. Je suis resté là. J'avais tout ma connaissance, mais mes jambes ne marchaient plus. A la nuit je me suis senti un peu mieux. Voilà que je fus pris d'un besoin naturel. J'ôtai mon sac et mes cartouchières, posai mon fusil, et m'éloignant de quelques pas, je finissais de boutonner mon pantalon quand j'aperçus un boche qui ouvrait mon sac. Je le regardai faire. Il me prit les douze mouchoirs de satin blanc que ma femme m'avait si bien arrangés. Au moment de la séparation, j'avais un de ces mouchoirs à la main; je lui disais: “Ça va bien, ma chérie, tu les verras, tes mouchoirs, je les rapporterai à Montpellier. Rustant répond: Castel, tu diras à ta femme que tes mouchoirs se sont trompés de chemin; ils sont partis à Berlin, au lieu de Montpellier.” Un autre lui répond: “Tu as encore une chance, Castel; écris au Kaiser de te les faire rendre.” Castel répond: “Non, mes mouchoirs n'iront pas à Berlin; si j'ai la chance de faire une autre attaque je me vengerai.” “Je lui dis: “Oui, tu est propre, pour t'aligner de nouveau, sans fusil et sans sac.” Castel ne comprit pas la plaisanterie et continua: “J'aurai donc la déveine jusqu'au bout... Vous me connaissez tous, dit-il, je suis fabricant de parapluies. Mon grandpère, mon père et moi, depuis de longues années, nous nous servons en Allemagne pour les étoffes des parapluies et ombrelles. Cette maison allemande m'a souvent offert du crédit pour les marchandises. J'ai toujours voulu payer comptant. Quelques semaines avant la guerre j'ai fait ma commande pour la nouvelle saison. Je marquai les différents couleurs d'étoffe que je voulais. Quand je reçus les marchandises, je vis que tout le ballot était du bleu-marine; je renvoyai le ballot et la facture acquittée: 1,800 francs. Bon, la guerre se déclare et j'attends encore le balot. Ah! si j'avais su qu'il allait y avoir la guerre. J'aurais fait venir des étoffes d'Allemagne, et pour les acquitter je les aurais envoyés au Président de la République.” Pascal Papaix lui dit: “Castel, tu vas écrire au Kaiser pour te faire rembourser tes 1,800 francs, et en même temps tu lui expliqueras l'affaire de tes doux mouchoirs. Tu as peut-être une chance de les ravoïr.” Louis Castel, dans cette affaire, nous faisait oublier la dure journée passée.

F. COURTINADE.

PREFACE

Why I Went to the War.

Some say: "He is a patriot"; others say they cannot understand why I went, having left France seventeen years ago, and not owning even a cobblestone from the soil.

Why I went to the war? Forty-two years and a few months ago, in the house where I was born, my grandfather made a hole in the front door to allow the cats to pass in and out. In all the old houses of the county where I was born, beasts and people live under the same roof, but in different compartments.

One day, a little more than forty-two years ago, I was asleep in a small box in the middle of the room, when my mother had occasion to draw a pail of water from a well about 200 yards distant from the house. While out in the garden, she thought of picking a head of cabbage, but for some unexplainable reason she decided to do so later and immediately returned to the house. Upon entering she saw a big snake creeping towards the little box where I was sleeping. Realizing that it was only a matter of a few moments for the snake to reach my mouth, my mother ran to the stable, got a pitchfork and killed the snake. It is sometimes a fortunate thing to live under the same roof with the beasts, for, in this instance, if the stable had been at any distance I was lost.

I was then six months old and my brother three and a half years old. A couple of weeks later, my brother Omer was ordered by my mother to rock me to sleep. The little rascal knew that when I cried too loud my mother would take me in her arms. so he took her long knitting needles and stuck me in the ribs with them, making me cry as if I was being murdered. The next day, to be the sooner over with his task of taking care of me, he turned the box upside down and sat on it. My mother came in and gave him a good trouncing and turned the box right side up just in time, for I was smothering.

So, you see, my mother saved me twice from a certain death. Well, in 1914, when the war was declared, I thought of my old mother and crippled father (75 years of age), both without protection. These are the reasons that made me go to war.

WHAT I SAW, WHAT I DID

IN FRANCE

I

My First Captain.

Captain Lavigne, my first captain, was one of those men one never forgets. He was kind, fatherly and always concerned about the welfare of his men. On a certain Friday, he announced that he would grant leaves of absence for "24 hours only" to as many as would ask for them, and that he had managed to have an extra steak served to the men who would be unable to go away. The following day the troops were massed on the Market Place and listening to the roll call by Adjutant Dartigalone, whose duty it is to distribute the leaves of absence. Among the men there was one who made an exception to the rule, and here is the way the Captain settled his case. Standing in the centre, he said aloud: "I announced that I could not give any leave of absence for more than 24 hours, but your home is at quite a distance, and besides I have noticed that you are a good patriot; so here is your permit for 48 hours." The man thanked him, saying: "If ever you are wounded we will carry you off the battlefield, dead or alive." Those words brought tears to the eyes of the Captain, for he was an old man of 65 and a "volontaire". We used to call him "Pop".

II

How German Civilian Prisoners Are Treated.

My class having been called to the colors, I arrived at my recruiting station and was appointed by Captain Lavigne, with fifteen other men, to act as guards over a concentration camp for German civilian prisoners. The camp was situated at about four kilometers from Mirande. Guards and prisoners were quartered on two farms, distant 300 yards one from the other. The regulations were:

Prisoners were at liberty to walk inside a circle of 200 yards around the farm. If they desired to buy something at the next village of Miremont, they had to notify the "Chef de garde", who selected one or more men to accompany them there. Newspapers were forbidden; and they had to carry their water from the "Guards' farm". They could buy wine at 7 cents a quart, the same as ourselves, and milk at 4 cents a quart (the French civilians paying 5 cents a quart for milk). They received their food every day, just as we did, and of the same quality, except the bread, theirs being fresh baker's bread and ours soldier's

bread. They were under the guardianship of the Sheriff, and another "Gendarme" called out their names every day to verify their presence. We made nightly rounds among them. Among the prisoners were artists, who made landscape sketches; barbers, who shaved us for 2 or 3 cents, farmhands, who worked every day at the "Guard's farm".

The farmers paid them 20 cents a day and gave them their meals at the family table. Nearly all of them spoke French, and a great many of them English. One of them had lived twelve years in New York and Brooklyn, and had two New York bankbooks. They played cards and slept on straw. We were no better off than they were. Their kitchen was always well provided and they were happy. That is the manner in which the civilian German prisoners that I have guarded were treated, and I wish they would but do the same in Germany.

After guard duty in the civilian prisoner's camp we were told to get ready to go to the front. We were ready. The first to go were the youngest, the older men helping the others to pack up their outfits. I was greatly astonished to see that the medical outfit was so incomplete. Seeing this, I went to the hospital and requested the doctor to tell me what was the best medicine in case of a wound on the battlefield. His answer was: "My dear friend, we use tincture of iodine, with a little alcohol. And that is what is best of all in those cases." — "And if this is the case, why are not the soldiers provided with a bottle of it," I asked. He answered me that the hospital was poorly outfitted and that it would be too expensive if they had to give it to everyone. A few minutes later, I posted a sign warning everybody to provide himself with a bottle of tincture of iodine. Besides that, I recommended the use of a certain granulated stimulant which, in case of a lack of food, keeps the men in high spirits and banishes all feeling of hunger.

The next day, while escorting some men to the railroad, I asked them if they had provided themselves with the antiseptic I had advised them to take. I learned that not one of them had it. Not one forgot the bottle of wine, but nearly every one forgot the medicine bottle. Seeing this, I went straight back to the doctor, who gave me a blank order for the druggist. I took along with me, Bodin, a Parisian, living at 7 Rue Guenegaud, Fr. Laborie and M. Gallard, who helped me to carry and distribute 60 bottles of tincture of iodine I had obtained from the druggist.

In one of the American newspapers I read that an American lady had shipped 1,000,000 cigarettes to be distributed at the front. I translated the article into French, and almost every man came running to the place where I had posted the translation, believing that the cigarettes had arrived and eagerly awaiting their share of them. I had great pains in dispelling their error, and it ended by cheers for the American lady.

III

The First Night in Alsace.

Having received new instructions, and among these "how to fall flat on the ground as quickly as possible," which is of the utmost importance, we went to the "front". Our column was really splendid. I can see even to-day the jolly faces of Sergeant Dusseau and Corporal Cassagne, and many others, who all died in Alsace.

Fifteen kilometers separate Gerardmer from the "Col de Schlucht". Auxiliary troops were cleaning the snow covered roads (snow two yards high). As we approached, Lieutenant P... called me out of the ranks

and I joined the Adjutant M..., who was to announce our arrival at the "Quartier Général". Two German donkeys that had strayed into our lines were looking at us and seemed very dismayed, so I cried aloud: "Ya, Ya", and they seemed to be at home again, which greatly amused our "chasseurs alpins".

My first night in Alsace was disturbed by the German shells pouring on us from all sides, and we had to seek safety in some other mountain nook. On our way to the trenches, we received barbed wire, and pieces of felt to protect us from the cold. A little later, hot soup was served. I sat down in the dark and ate my share near a heap of horse manure. There I found, in a cave, a man, a woman about 74 years of age, and a little girl in her teens, the only civilians I ever met in Alsace.

IV

Going to the Trenches.

The first night in the trenches I aged twenty years. We entered the communicating trenches by small groups. I counted my men by "touch", for we were in the dark and could not see one another in those dark Alsatian nights. I was led to the trench by a veteran who knew where it was. We crossed a barricaded village, and once there he whispered to me to order my men to pass one by one.

I did so in a whisper, for one must always speak in a low tone under such circumstances. As we were advancing, the man who was leading us said: "Here." As I turned to ask him "Where?", he had already disappeared, dead, perhaps.

V

The First Night in the Trenches.

Suddenly I realized that I was standing there alone, in the dark, and responsible for the lives of 25 men! I ordered them to stay motionless and, groping in the dark, I touched different things. These seemed to be furniture, chairs, boards, closets. All of a sudden I heard the sound of steps on the ground and coming in my direction.

I called out: "Who goes there? I am lost! I am part of the reinforcement and cannot find the trench that I must occupy." Luckily it was "un homme de liaison". "You are not far from it," was his answer. "Where are your men?" — "About 200 yards behind me," I answered. So he accompanied me, saying: "Your post is about fifteen steps from here, on the right; you are just opposite a German trench." I found the sergent, who gave me the watchword and told me to occupy the trench with my men. After groping in the dark for a long time I found it and fell exhausted on the ground. The "boyau" was half-filled with water, and as I fell on my knees it reached to my hips. I jumped up and warned my men that the "boyau" was filled with water. Finally the veterans came to receive us, and among them I recognized Joseph Bizagniet, Pascal Papaix, Prieur, etc. These were my personal friends and had left the "Dépôt" before me. Chance had brought us together again.

VI

The Difficulty to Watch the Sector.

We started working by installing our barbed wire outside of our trench. Sergeant Chavane and some veterans who knew the trenches helped us. This first night I suffered beyond description. When I received the orders for our sector, in case of attack, I could not see, for we were in the darkest obscurity imaginable, and I could not transmit those orders to the sentinels.

I could not tell them anything about our lines or those of the enemy, and this made me suffer greatly. Finally, in the dark, I succeeded in placing the sentinels, one veteran and one recruit together. I myself remained with the last sentinel (Michelas). I had promised my men that I would do sentinel duty my first night in the trenches, and I did! At dawn we were able to make out how we were placed. The village was demolished, a heap of intricate ruins; closets, tables, chairs, were the first things that we were able to see.

VII

Artillery Duel and Its Music.

Every night, at about the same time, we were visited by a rain of "marmites". When the first one came down it fell about four yards from where I was lying on the ground. All my being was shaken; and the shells kept on coming. We could hear them coming from afar. I thought that I was going to be pulverized. I wanted to sing, or somebody else to do so, but they all refused. When the tempest of "marmites" was over there was rejoicing in the trenches. We said, one to another: "Well, it is not for this time; it may be for tomorrow."

When an artillery duel was in progress, I tried to distinguish the different sounds in the air. The French shells produce a sound like "da, da, da, da,,"; the German shells, like "veeuu" very prolonged. When they explode the ground is shaken.

The machine guns, those terrible engines of destruction, produce a sound like "ra, ra, ra, ra," but a great deal more rapidly than one could pronounce it.

Machine guns are so efficient nowadays that no man can escape death unless he can bury himself in the ground when within the range of their fire. I have witnessed its deadly work at the attack of Reichsackerkopf, where a good many of my comrades fell. It is just like a harvester in a cornfield, only the men fall faster. That is war!

VIII

Fright on the Battlefield.

No man, officer or private, is proof against fear. Those who pretend to be so are unreliable. True, this fear does not last long, but it is there.

At the beginning of the first attack my blood was frozen, my face, as well as those of my comrades, was pale, and I figured already what

part of my body was going to be wounded, or what kind of death I was going to suffer! I pictured my body like a sieve or torn into shreds by bayonets. All of a sudden I felt a great heat invading me, and my fear had vanished. All this lasted perhaps three minutes.

IX

The Attack.

We started in the dark, waiting at the edge of a pine wood, under a heavy rain. Our officer looks at his watch quite often, to see if the appointed time is near. Suddenly we realize that we have been discovered, for the "marmites" are raining on us; so we fall flat on the ground, the head of one between the legs of the one in front. When the storm is over, our officer commands: "Stand up! It is time!" And we advance under the bursting shells! We have to cross an open field, and the order is: "Fire at will." Two of my section and several of the next section are in the range of the "marmites". "Go ahead!" A little further: "Flat!" I am flat on the ground, near a pine, and I can feel the earth trembling! Something falls on my forearm and rebounds to my beard. It was a shining bullet, and was still warm when I picked it up. I laughed and said to myself: "If all the others are as harmless, I am not afraid!" The ball is completely empty, and I can show it to you, if you are interested. All around me my men are falling, and none of my officers can I see. Sergeant Chavane stands at the left of the section. All one can hear is: "Rromp! Veeou! Zzzia!" Men fall; Sergeant Chavane runs towards me and I towards him. We understand each other without words. It is: "Go ahead! Bayonets!"

I shout this order to the men, who understand and, with fixed bayonets, advance "en tirailleurs". This is the last order I received from Sergeant Chavane and the last one I gave my men. The battlefield was covered with dead and wounded, both officers and privates! It was the field of glory, the field of honor; it was also terrible! There I lost nineteen of my comrades. The bag in which I carried my belongings was pierced. Finally we captured the trench, but at a dear price. I counted the remaining men of my section, but not of the others, for no reinforcements were sent that I know of. After the engagement I was placed ahead. All were on the ground, and I did likewise, and started to load my gun. I had already inserted six or seven cartridges when, all of a sudden, I received pieces of earth on my nose and cheek. Somebody was firing at me and I could not see where it came from. Suddenly I distinguished a head emerging from the dead on the field. That was where the shots came from! Crawling very cautiously on the ground, I started in the direction of this head. Finally I was near enough to touch the legs of the sniper and saw that he was hiding between two dead "chasseurs". Seeing me, he jumped up and tried to pierce me with his bayonet, but I blocked his thrust and stuck my bayonet into his body. Closeby was a wounded man in a dying condition; he tried to tell me something, but was unable to do so. I then perceived three other German soldiers coming towards me. I shot down two of them, but the third was so dangerously near to me that, though my gun was loaded, I did not think of shooting. There was a pine tree at this spot, and around this we started chasing each other. He fired his revolver at me, but missed his mark. How many times we circled this pine, I could not say. Finally I threw my bayonet at him, but without striking him. I could not see the pine tree any

more; we were both out of breath and breathing hard, with mouth wide open. Suddenly it occurred to me that I had but to touch the trigger with my finger to shoot, so, without shouldering or aiming, but holding it along my hip, I shot; and my enemy fell. When I approached him he grasped my gun. I drew my poniard. I could not say how long we fought, but finally I got him. It is terrible, but it is war.

X

The Night After the Attack.

When night came, I went to a trench that had been dug by soldiers of the Engineering Corps. There I found fourteen men of different companies, and one, Pascal Papaix, of my own company. He told me that all the doctors and nurses had been killed by shells while in the Emergency Hospital. It is dark, now, and horrible. You can hear the plaintive moaning of the wounded who remain on the battlefield and are begging for help. I said to the fourteen men, and particularly to Paul Papaix: "Let us help the wounded." So we all went out in the dark and brought back eight of the wounded into the new trench.

XI

The Wounded on the Battlefield.

Those among the wounded who are able to walk must find a shelter for themselves and tend one another's wounds until they can reach an emergency hospital. The others have to wait until they are picked up. Tending the wounded on the battlefield is impossible, especially where I was; and I suppose that it must be the same everywhere. At the emergency hospital the doctors do all they can, but there are so many cases after an attack! A great many more doctors are necessary. It is no use complaining—it is war.

In the trench, I was tending a man wounded in the hip. I could not see what I was doing. He told me where he was wounded; I found the wound by the sense of touch and treated it with tincture of iodine. I had two bandages, stolen from the storeroom before I left for the front, in addition to the one that was given to me. I have one left, and also the medicine chest that I had bought. This contained three small bottles of tincture of iodine, one piece of camphor and a small bottle of peroxide and ammonia. All this I bought at 331 Lexington Avenue, New York City, in 1914. I also had a small box of granulated Cola, which is a strong reactif. I carried this in one of the pockets of my working pants. All my comrades knew about my medicine chest, as I had told them that they were to use it if I should fall.

XII

The New Trench.

At dark, a few minutes before the first fuse, a man "de liaison" crawled to us and ordered that we vacate the trench, and that all those who were able to walk should go to the place where the attack started

in the morning. The left flank of our position had received fresh troops, but the place where I was certainly was in bad shape.

The first fuse indicated us the direction; at the second one I decided to leave and warned my men to strictly comply with my orders of "Stop!" and "Go!" Whatever the position, erect or crouching, immobility is ordered, to prevent useless casualties; for when the observation officers, who stand by the machine guns, observe the slightest movement, they order the gunners to cover the spot with bullets.

XIII

The Condition of Mind on the Battlefield.

I depart with my fourteen men and I watch very fuse, for they signify "Go" or "Stop". At every step I hear the wounded calling me by name to help them. At one of these appeals, I told Paul Papaix to take my place in command and went to see who it was. At about ten or twelve yards from where I started, I found the one who had called me, and his first words were to tell me that his legs were gone! I knelt near him and with my knife cut away all his implements which were belted across his back and chest. He was moaning. I told him not to cry, and that I would take him to the emergency hospital. I lifted him up and told him to put his arms around my neck, but he replied: "I can not do it, for you have on your knapsack." Indeed! I had it, and in spite of its weight I did not even notice it. I had intended to keep my "gamelle", which had been pierced by a German bullet in the morning, but I unbuckled my knapsack, threw it aside and picked up the wounded man, his broken legs dangling against my own.

I was advancing with difficulty, and had scarcely made twenty yards when I stumbled in a shell hole (crater). Upon regaining my feet, I had lost my bearings, and instead of going in a straight line I came into some barbed wire; but this indicated to me the proper direction.

XIV

A Night Halt After the Fight.

I had seen this barbed wire in the morning, and had also noticed a big log about six yards long. A fuse went up, showing me that piece of wood lying on one of the Reichackerkopf slopes. Touching the barbed wire with my left hand, to guide me, I started again, and this time stumbled over the branches of a pine tree that was lying across my path. It was a hard thing to extricate myself from those branches, for I was holding my friend with one hand and trying to disengage myself with the other. When a fuse went up, I stood still, waiting until it was out. My heart was beating like a hammer. I sat down and rested the head of my unfortunate charge on my knees.

The Wounded Man Was Dead.

During all this time, the wounded man kept quiet, in spite of the shower of bullets raining around us. The "clac! clac! clac! clac!" noise was incessantly over my head. I believe that there are bullets which explode without touching anything. I could not tell how long I remained there, but several fuses went up and down before I decided to go. But when I told my wounded friend that I intended to go further, I discovered that he was dead. His head and arms were hanging limp. He was really dead! I laid him on the ground and left him there.

The Thirst After the Battle.

Going forward, I was challenged in the dark. I answered, giving the number of my company. I was exhausted and suffering terribly from thirst, and would have given anything for a drink of water. My tongue, my throat and my stomach were parched and I kept my mouth wide open to inhale the air. During the engagements, you do not feel hungry; but after, the sufferings one endures from thirst are beyond description. The voice that challenged me was that of my friend Joseph Prieur. He was the "homme de liaison" whose duty it was to take the surviving soldiers into the shelter of the "Cagna".

The "Cagnas".

To reach these "cagnas", we had to walk a good part of the night, crossing a forest of pines. Hundreds of thousands of men find shelter in these "cagnas". The "cagna" No. 5, where I was, had its roof on a level with the ground. One could have walked over it without ever noticing it. They are admirably built by competent men.

Upon arriving, I found a bucket of water at the entrance of my "cagna". I laid down to rest, but hardly ten minutes had passed when somebody laid down over me, his head on my stomach, and moaning terribly, asking for water. I brought him two quarts of water, but he refused it. To my suggestion that I was willing to take him to the ambulance station, he answered that his wound had already been attended to. He was burning with fever and did not stop moaning. One hour later, at dawn, Pascal Papaix came and we ate together. Upon

looking for my wounded friend, I saw him lying outside of the "cagna", dead. A little later we made a good meal of bread and sausages called "Zeppellins". Later on we had our dinner, which included wine and coffee.

When the roll call is made, one asks the other: "Where is So and So?" The answer is: "Wounded", or "Dead". The wounded and dead are replaced by fresh men for a new attack.

After resting, I cleaned my weapons and myself. I was covered with the blood of the friend I had carried during the night. At the next attack, I did not go very far, for a "marmite" exploded near me and lifted me in the air with all my implements. How long it lasted, I could not tell, but I fell on my head. I was picked up and placed on a mule with another wounded man, and sent to an emergency hospital. From there I was sent to a "base" hospital, where, finally, my wife came to nurse me. I remained twenty-one days without being able to speak. They had to feed me like a baby. I was all bruised and broken up, and all my bones ached. I will never forget that "marmite". That is the war!

XVIII

The Hospital.

My neighbor at the hospital was Jules Rastant. Our beds were between two windows lighting up a hall. The hospital had seven doctors, and I could see the head doctor pacing up and down the hall, shaking his fist in the air or pulling desperately at his hair. Suddenly he went towards the other doctors and told them: "We have not got any." They seemed very dejected upon hearing this.

Among the men who were taken to the operating table was one who belonged to my section, Joseph Mathieu. He told us that while he was lying on the battlefield, three Germans came along. Two of them wanted to finish him, but the third tried to hold them back. Finally they went away, all the while arguing. A few minutes later, three other Germans, accompanied by the one who had argued in his favor came to him and attended to his wounds with great dispatch. One of them gave him ten cigarettes, while another told him in excellent French that he had nothing to fear from them; and they left him.

Since I have left the battlefield, I am obsessed by these horrors. During the battle of Reichackerkopf I had a vision of my wife, and behind her appeared Saint Joseph. It was a hallucination, perhaps, but it was as I say.

Without boasting, I can say that we have hit the enemy as hard as he hit us. I went as far as fourteen kilometers from Münster; that was all I could do, for there I was struck and retired. I do not possess even a pebble of France, but I have done my duty, and, with ill feeling towards none, I have returned to New York.

XIX

The Horrors of the War.

The horror of the present war is not in the fact that there are so many cripples, legless or armless. Surely they have suffered terribly, but after all they live and they are happy to be alive.

The horror of horrors are the unattended wounded, who, moaning and suffering, die on the battlefield. Their useless moanings and supplications for water are horrifying, for nobody can help them.

XX

The Two Small Flags.

(FRENCH AND AMERICAN)

When I left New York, on August 26th, 1914, with my wife, I had two small flags, one French and one American; these flags were familiar to all the officers and men of my company. I always displayed them in the "cagnas" and in the trenches, and kept them in my pocket during the attacks.

In case of death, my will was: "Keep all that belongs to me, but send the two little flags to my wife."

I returned to New York with my wife, also my two little flags.

FRANÇOIS COURTINADE.

LIBRARY OF CONGRESS



0 020 916 127 8